

NOTES DE LECTURE

Gilles Ferréol,
GOUVERNANCE UNIVERSITAIRE
ET POLITIQUES TERRITORIALES EN EUROPE.
ÉLÉMENTS DE COMPARAISON
UNSA-Éducation, 2007, 231 pages.

Ce n'est pas encore un livre dont la parution est prévue pour cette année, mais un rapport de recherche réalisé avec le soutien de l'Institut de recherches économiques et sociales (IRES) pour un syndicat bien connu. Son auteur, extrêmement prolifique – la septième édition revue et augmentée de son *best-seller*, *Introduction à la sociologie*, est parue en octobre dernier –, est aussi très connu, notamment à l'IUFM de la Réunion où il a effectué de nombreuses missions.

Le travail qu'il vient de terminer, s'appuyant sur une double approche, socio-historique et analytique, examine les relations entre l'Université et le territoire qui l'environne. Il rappelle qu'en France, il n'y a pas si longtemps (vingt à trente ans), celles-ci balançaient entre divorce et incompréhension, qu'il a fallu attendre les années 1990 et le plan U2000 pour qu'elles tendent à la réconciliation et que, la décentralisation et l'unification de l'Europe aidant, se constitue un véritable espace commun européen. C'est ainsi que l'intérêt plus prononcé des collectivités territoriales pour ce champ de l'action publique a abouti à une densification du réseau universitaire et à un processus de structuration et de régulation aussi bien au niveau régional qu'au niveau national.

L'ouvrage compare d'abord des expériences hexagonales jugées symptomatiques de cette évolution, observées dans le Nord-Pas de Calais et en Poitou-Charentes, régions où l'auteur a longtemps enseigné, puis s'attache à montrer des expériences particulièrement intéressantes un peu partout en Europe : en Belgique francophone, au Royaume-Uni, en Scandinavie (Finlande, Suède), dans des pays méditerranéens (Espagne, Portugal) et d'Europe centrale (Pologne, République tchèque).

La méthodologie très complexe mise en œuvre, qui fait intervenir toutes sortes de sources et de points de vue, se veut aussi complète que possible et

permet à l'auteur de proposer une intéressante typologie des modes de fonctionnement, de structuration et de distribution spatiale.

Philippe Guillot

Université de la Réunion (IUFM).

Mohamed Nachi

INTRODUCTION À LA SOCIOLOGIE PRAGMATIQUE

Paris, Armand Colin, collection « Cursus », série « Sociologie », 2006, 223 pages.

La prise en compte de la capacité d'adaptation des acteurs à différentes situations de la vie sociale n'est pas sans rappeler les travaux de Boltanski et Thévenot élaborés il y a plus de vingt ans. S'inscrivant dans le prolongement de ces recherches tout en les complétant, la sociologie pragmatique, dont nous entretenons Mohamed Nachi, constitue un « style » nouveau privilégiant l'étude des formes de la justification et de la critique déployées par les individus pour valoriser leurs sens de la justice ou leurs principes moraux. Coulé dans une démarche didactique, l'ouvrage retient l'attention par ses qualités de synthèse et offre des clés d'interprétation, des grilles de lecture et des cadres d'analyse.

En ouverture, les éléments constitutifs de ce courant original sont tout d'abord abordés. Après avoir utilement rappelé les postulats épistémologiques de base (symétrie des savoirs et continuité des modes de pensée, pluralisme, compétence, grammaire de l'accord et système actantiel), Nachi développe l'une des notions clés du modèle, l'« épreuve », résumant à elle seule « l'esprit » et la spécificité de cette sociologie. Entre l'« épreuve de force » définie par Latour et celle de « grandeur » retouchée par Boltanski et Thévenot, une dynamique et un *continuum* peuvent s'établir selon des exigences de légitimité, de réflexivité et de stabilité. Enfin, les travaux de Boltanski et Chiapello révèlent deux logiques contradictoires et antagonistes : si le processus de « catégorisation » inscrit l'épreuve dans une orientation conforme à des principes de justice, le « déplacement », à l'inverse, porté par Freud et Deleuze, fait référence à des rapports de force et caractérise l'évolution du capitalisme contemporain.

Le cadrage théorique terminé, Nachi se focalise sur les quatre régimes d'action développés notamment par Boltanski (justesse, justice, violence, agapè) et montre bien le lien d'opposition et de complémentarité que chacun d'eux entretient avec les autres. En outre, la réversibilité des relations socia-

les justifie la nécessité de basculement d'un régime à l'autre, témoin des épisodes de déception et de discorde.

La partie centrale de l'ouvrage est consacrée à l'examen détaillé de l'architecture globale du modèle des *Économies de la grandeur*, fondé sur la thématique de la résolution sans violence des désaccords ou des disputes. Nachi s'attarde ainsi sur les deux composantes essentielles du travail de Boltanski et Thévenot, à savoir les « cités », portées chacune par une œuvre classique de philosophie politique, qui apparaissent comme des modèles de justification basés sur des conventions d'équivalence, et les « mondes » qui confrontent les principes de justice à la réalité à partir de dispositifs pratiques et d'objets. Mais l'un des apports notables de la présentation de Mohamed Nachi réside dans l'analyse des changements de l'esprit du capitalisme et des évolutions affectant la version initiale des *Économies de la grandeur*, qu'il s'agisse du réaménagement conceptuel de l'épreuve, de la révision de la notion d'identité sociale et personnelle, de l'avènement d'une nouvelle « cité par projets », ou encore du glissement de la « sociologie critique » (Bourdieu) vers une « sociologie de la critique ».

Les figures de l'accord (compromis, arrangement, relativisation) sont également passées en revue et correspondent à des solutions possibles vers lesquelles peuvent s'orienter les individus dans leur recherche d'apaisement des conflits et des crises. Enfin, les limites inhérentes au modèle des cités ont conduit la sociologie boltanskienne à s'ouvrir, de manière déconcertante et inhabituelle, à d'autres champs théoriques jugés inconciliables, et à proposer, dans *La Condition fœtale*, un nouveau paradigme combinant pragmatique, structuralisme et phénoménologie.

Au final, une publication de qualité, riche et stimulante, préfacée par Luc Boltanski, dont l'une des vertus est de rendre particulièrement lisible un corpus de connaissances des plus complexes pour un lecteur non averti. On pourra toutefois regretter une trop forte fidélité de Nachi aux thèses développées par ses auteurs « préférés » et par là même l'absence de toute vision critique. Mais cette sociologie, ancrée dans l'analyse des logiques d'action et des formes de rationalité, entend conquérir de nouveaux espaces de réflexion et d'investigation. Souhaitons que la fécondité des pistes suggérées par ce style conduise de nombreux étudiants à s'engager plus avant dans la recherche en sciences sociales.

Régis Malige

Université de Franche-Comté (Laboratoire de socio-anthropologie)

**Jean Brot, Stéphane Callens, Hubert Gérardin
et Olivier Petit, éditeurs**
CATASTROPHE ET GOUVERNANCE,
Succès et échecs dans la gestion des risques majeurs
Fernelmont, Éditions modulaires européennes,
collection « Proximités », série « Sociologie », 2008, 212 pages.

Cet ouvrage collectif est constitué de quelques unes des contributions les plus intéressantes d'un colloque intitulé « Urgence, solidarité, gouvernance et débat » qui s'est déroulé à l'université d'Artois, à Arras, du 22 au 24 mai 2006. Il est bâti en fonction des différences phases des nombreuses catastrophes (séismes, tempêtes, raz de marées, inondations, famines, accidents industriels, pollutions catastrophiques, etc.) qui alimentent une grande partie de l'actualité et de la morosité ambiante, suscitant réactions, débats et élans de compassion et de solidarité partout dans le monde. Le livre est donc bâti autour de quatre parties : avant la catastrophe, pendant, après et longtemps après.

« Avant », il s'agit, autant que faire se peut, de la prévenir. « Pendant », c'est la phase d'alerte, tout d'abord, et celle de l'intervention des média. Suit, « après », la phase de reconstruction avec le risque majeur que l'aide, désormais souvent internationale –mondialisation oblige – ne bénéficie pas nécessairement aux populations qui en ont le plus besoin, mais à des « passagers clandestins », profiteurs de tout poil qui cherchent, partout et toujours, à tirer parti du malheur des autres. « Longtemps après », enfin, on cherche à éviter que la catastrophe ne se reproduise. Cette dernière phase permet, d'une certaine manière, de boucler la boucle dans la mesure où l'on y retrouve la nécessité d'aider les régions les plus pauvres, celles-là même qui sont les plus touchées, à se développer, et de le faire non seulement en s'en donnant les moyens, mais dans le respect des ressources de la planète afin de ne pas aggraver les déséquilibres alimentaires et climatiques.

De nombreux exemples glanés un peu partout dans le monde sont mobilisés ici, dont celui de l'origine et du développement de la crise du riz qui pose le problème de la gouvernance d'un pays producteur de sa nourriture de base obligé de plus en plus d'en importer. Un travail certes disparate en raison de la diversité des auteurs et des contributions, mais une réflexion salutaire en ces temps agités.

Philippe Guillot
Université de la Réunion (IUFM)

Jacques Levrat,
LA FORCE DU DIALOGUE,
Rabat, Marsam, 2006, 143 pages.

Jacques Levrat vit au Maroc depuis plus d'une quarantaine d'années et est l'un des principaux animateurs du Groupe de recherches islamo-chrétien. Après avoir longtemps dirigé un centre de documentation à Rabat, il réside actuellement à Beni-Mellal où il a en charge une bibliothèque et un musée. Docteur en théologie, l'auteur a publié de nombreux livres et articles traitant de la force du dialogue.

Cet ouvrage est la version remaniée et enrichie d'un texte édité en 1993, à Casablanca, aux éditions Horizons méditerranéens. D'emblée, est-il souligné, « la multiplication des échanges est susceptible d'engendrer des malentendus » ; du coup, le risque est grand de voir « surgir, un peu partout, des conflits ethniques, politiques ou religieux » (p. 5). On pourrait, dès lors, douter de la possibilité même d'une véritable compréhension entre êtres humains. D'autres pistes, comme l'ont notamment montré Francis Jacques, Emmanuel Lévinas ou Paul Ricoeur, sont heureusement envisageables.

Dans cette optique, plusieurs approches, à la fois complémentaires et convergentes, peuvent être sollicitées, qu'il s'agisse des perspectives psychologique, sociologique ou philosophique. Le rapport à autrui est indissociable de la formation et de la mise en œuvre d'un « lien dialogique », lequel se situe dans le droit fil de « l'effort de la raison et de la parole, pour juguler la violence et préciser les règles d'une vie démocratique et d'une cohabitation fraternelle » (p. 29). Un tel cadre, qui va bien au-delà de la simple conversation et ne se limite pas à l'établissement de procédures de négociation, peut « permettre aux forces vives qui façonnent notre environnement d'émerger et de s'orienter d'une manière constructive » tout en favorisant leurs capacités d'expression et leurs modes de régulation (*ibid.*).

Le langage devient ainsi relationnel en intégrant le registre de la différence et en dévoilant, conformément aux enseignements de l'*Epître aux Galates*, l'*humanitas* qui est en nous et qui nous tient en éveil. La question de la réciprocité est donc fondamentalement une « question de dignité », une « requête éthique essentielle » (p. 85) qui suppose non seulement de la « bonne volonté » mais également de la « rigueur » afin de « ne pas juger autrui à partir d'une logique qui n'est pas la sienne » (p. 99). On rejoint, sous cet angle, l'intuition profonde d'Héraclite : « Les hommes éveillés n'ont qu'un monde ; ceux qui sont endormis ont chacun le leur » (p. 100.)

Une contribution, au total, attachante, authentique et de qualité, nous invitait en fin de parcours à méditer un célèbre proverbe africain : « Dans la

forêt, les arbres se querellent par leurs branches mais ils s’embrassent par leurs racines « (p. 131.)

Gilles Ferréol

Université de Franche-Comté (Laboratoire de socio-anthropologie)

**Gilles Ferréol et Gilles Vieille-Marchiset (sous la direction de),
LOISIRS, SPORTS ET SOCIÉTÉS,
Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté,
collection « Regards croisés », 2008, 165 pages.**

Cet ouvrage fait suite à un colloque international qui a permis à des enseignants-chercheurs belges, suisses et, bien sûr, français de réfléchir ensemble en juin 2007 sur le développement des loisirs, et plus particulièrement des loisirs sportifs.

Il se structure en deux grandes parties.

La première, pluridisciplinaire, met en avant des approches « historique », « sociologique », « organisationnelle et managériale » conclues par un point de vue « réflexif ». Le premier contributeur, Jean-Paul Callède, fixe le cadre de référence avant de montrer l’importance de la décennie 1890 qui voit s’affirmer le fait associatif, puis celle du Front populaire qui invente les congés payés, et les mutations dues au changement continu de contexte d’abord dans les années 1960 et au début des années 70, puis au tournant du siècle. Si la réflexion de Claude Javeau porte principalement sur la démocratie culturelle, celle de Thierry Zintz s’intéresse à la manière dont s’organise le sport en Europe et plus particulièrement à l’intervention des pouvoirs publics dans les sports « fédérés », ceux qui sont gérés par une fédération, ce qui exclut ceux qui intéressent plus particulièrement l’auteur du chapitre suivant, Jean Griffet. Ceci l’amène à distinguer quatre configurations dominantes (pp. 67-68) : « démocratique », « missionnaire », « entrepreneuriale » et « sociale ».

La seconde partie de l’ouvrage s’interroge sur les « pratiques », les « politiques » et les « territoires ». Parmi les pratiques, Olivier Bessy, maître de conférences à l’université de la Réunion, analyse l’ambivalence des modes de pratique qui ont aujourd’hui le vent en poupe : la remise en forme, les sports extrêmes, parmi lesquels les courses de montagne dont le Grand Raid lui paraît particulièrement significatif, et les sports de nature qui trouvent à la Réunion un véritable terrain de prédilection, notre île étant, selon lui, un « véritable parc de loisirs grandeur nature » (p. 86). Les chapitres suivants, sur les courses à la voile en haute mer et la vogue des raids-aventures, prolongent sa réflexion : ainsi Martine Barthélémy conclut, elle aussi, sur

l'ambivalence de ces formes « d'expression de l'aventure contemporaine » dans la mesure où celles-ci « conjuguent judicieusement le risque et la sécurité » (p. 118). Les deux chapitres suivants s'intéressent à des projets d'intégration par le sport de jeunes dans des zones sensibles de Suisse et de Franche-Comté, la dernière contribution portant, elle, sur les différences dans la socialisation des filles et des garçons observées dans des crèches et des garderies.

Sans doute – c'est un peu la loi du genre –, l'ouvrage est-il loin d'être parfaitement homogène et ne saurait être exhaustif tant le champ étudié est vaste. Sans doute aussi porte-t-il plus sur les sports que sur les autres loisirs. Sans doute enfin, les sports dont il est question ici ne sont-ils pas dominants : pas de football ou de tennis dans cet ouvrage, mais des pratiques souvent marginales et hors de l'autorité des fédérations qui manifestent la montée de l'individualisme et une volonté de liberté et suscitent une remise en cause des politiques traditionnelles. Sa lecture n'en reste pas moins intéressante, surtout pour des formateurs amenés à encadrer des jeunes friands d'activités physiques et de détente.

Philippe Guillot

Université de la Réunion (IUFM)

Jean-Michel Hoerner et Laurent Prat,
LA FAMILLE FENOULLARD FAIT SON TOURISME,
FARCE EN CINQ SCÈNES,
suivie d'un *ESSAI SUR LA FAMILLE FENOULLARD,*
par Jean-Michel Hoerner
Nîmes, CIRVATH, 2008, 142 pages.

Jean-Michel Hoerner, professeur à l'université de Perpignan, et Laurent Prat, comédien et metteur en scène, nous livrent ici avec bonheur une transcription théâtrale, sous forme de « farce » et dans la grande tradition de la *commedia dell'arte*, de l'une des toutes premières bandes dessinées françaises, *La Famille Fenouillard*, dont l'œuvre complète – publiée chez Armand Colin en 1893 et régulièrement rééditée depuis – a pour auteur un scientifique chevronné, sous-directeur du laboratoire de botanique à la Sorbonne et répondant au pseudonyme de Christophe. Dans sa belle préface, Alain Sebban souligne à juste titre qu'un tel album, « aux dessins rustiques mais aux textes ciselés, caustiques et remplis d'humour » (p. 6), est à bien des égards prémonitoire car il anticipe une critique décapante du tourisme de masse, de ses travers et de sa « frénésie illusoire » (p. 7).

Les principaux personnages sont particulièrement truculents : Agénor, père bonasse, bonnetier de son état et inséparable d'un parapluie rouge ; Léocadie, épouse épanouie et souvent imprévisible ; Artémise et Cunégonde, adolescentes espiègles ; Guy Mauve, enfin, ancien médecin de la Navale, quinquagénaire perfide, près de ses sous, manipulateur et mégalomane, sorte de savant démiurge qui, pas ses talents d'hypnotiseur, fait « voyager », à l'image d'« animaux hibernants » tombant « en léthargie », cette famille picarde si pittoresque, originaire de Saint-Rémy-sur-Deule et représentative de la petite bourgeoisie commerçante, parmi les Sioux, les trappeurs canadiens ou bien encore dans les montagnes himalayennes, au Japon, en Papouasie, au Moyen-Orient et en Andalousie.

À travers ces escapades rocambolesques rendues possibles par une imagination débordante, les Fenouillard lorgnent désespérément vers les classes les plus aisées de l'époque et n'hésitent pas à s'assimiler aux « civilisés » face aux « sauvages ». D'autres dérives ont pris, de nos jours, le relais, Jean-Michel Hoerner évoquant dans sa conclusion les dangers d'une « fuite en avant », d'un « travestissement de la réalité » et d'une « barbarie pateline » (pp. 135-136), associant « individualisme » et « relativisme ».

Gilles Ferréol

Université de Franche-Comté (Laboratoire de socio-anthropologie)

LES FORMATEURS DE L'I.U.F.M. PUBLIENT...

De **Guillemette de Grissac** : « Vous avez dit "poésie" ? », *Éducation enfantine*, n° 7, mars 2008 (n° 1 098, 104^e année), pp. 16-17. Cet article fait partie d'un dossier intitulé « L'éveil poétique ».

De **Dominique Tournès** :

« **L'intelligence du calcul** », in *Actes du séminaire national « L'enseignement des mathématiques à l'école primaire »* (Paris, 13 et 14 novembre 2007), Paris, **Ministère de l'Éducation nationale**, 2008, p. 33-47.

Résumé : Le calcul est souvent perçu comme une activité mécanique sans intelligence que l'on peut éventuellement déléguer à une machine. Une approche historique et épistémologique nous apprend pourtant que, depuis toujours, le calcul est omniprésent dans les pratiques scientifiques et sociales, qu'il entretient une dialectique permanente avec le raisonnement et qu'il est intrinsèquement lié à la construction des concepts mathématiques. À partir de là, on développe quelques éléments de réflexion susceptibles de faire évoluer les représentations des enseignants en dépassant les oppositions calcul/raisonnement, calcul exact/calcul approché, calcul mental/calcul instrumenté, souvent pensées à tort comme des antagonismes. Explorer une situation, étudier des cas particuliers, organiser et gérer un calcul, anticiper et contrôler ses résultats, exploiter de façon pertinente les instruments disponibles, toutes ces facettes du travail mathématique nécessitent incontestablement de l'intelligence. Dans cet esprit, on présente quelques pistes pour des activités réalisables à l'école primaire et mettant en évidence que le calcul est inséparable du raisonnement logique et de la résolution de problèmes.

« **Le Commentaire de Proclus sur le premier livre des Éléments d'Euclide** », in « Journée de l'Antiquité 2007 », *Travaux et documents*, n° 33, Myriam Kissel (dir.), Saint-Denis, Université de la Réunion, 2008, p. 9-20.

Résumé : On analyse le contenu scientifique du *Commentaire* de Proclus dans le contexte des mathématiques de l'Antiquité tardive. C'est un point de départ pour des réflexions de nature épistémologique sur le genre littéraire du commentaire et le rôle joué par les textes « seconds » dans l'histoire de mathématiques.

« **Les méthodes graphiques dans l'histoire et dans l'enseignement** », in *Histoire et enseignement des mathématiques. Rigueurs, erreurs, raisonnements*, Évelyne Barbin & Dominique Bénard (éds), Paris, **INRP & Clermont-Ferrand, Université Blaise-Pascal**, 2007, p. 263-285.

Résumé : Les figures sont souvent mal vues des mathématiciens et enseignants actuels. Si elles sont, à la rigueur, reconnues pour leur valeur heuristique, elles sont plus difficilement acceptées en tant qu'élément constitutif d'une démonstration. Les constructions géométriques auraient-elle donc moins de réalité mathématique que les expressions algébriques formelles ? À travers l'étude de quelques exemples tirés de l'histoire, on met en évidence la tension, la dialectique, les frontières changeantes qui ont existé depuis Descartes, tant chez les théoriciens que chez les praticiens des mathématiques, entre preuves géométriques et preuves algébriques, entre méthodes numériques et méthodes graphiques. On examine ensuite la situation dans les programmes en vigueur au lycée et on présente le projet de recherche en cours à l'IREM de la Réunion pour mettre au point, en première et terminale, une progression d'enseignement reposant sur des méthodes graphiques.

« **Massau, Junius, ingénieur et mathématicien** », in *Nouvelle biographie nationale*, vol. 9, Bruxelles, **Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique**, 2007, p. 266-269.

Résumé : Biographie de l'ingénieur belge Junius Massau (1852-1909), professeur à l'école spéciale du génie civil de l'université de Gand. Outre des travaux importants en mécanique rationnelle et en nomographie, il est considéré comme le créateur de l'intégration graphique. Il a mis au point des techniques élaborées de calcul par le trait pour construire avec précision les courbes intégrales des équations différentielles $y'=f(x)$ et, plus généralement, $y'=f(x,y)$. Il s'est également penché sur l'intégration graphique des équations aux dérivées partielles. On analyse ces travaux méconnus en les replaçant dans le contexte des mathématiques pratiquées par les ingénieurs européens de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.